1

« Thibaut ? »

Mylène Saint-Sauveur se tenait debout devant moi, quémandant mon attention alors que je terminai de relire mon papier, en pleine bataille contre mes propres phrases. Je levai la tête de mon écran d'ordinateur. « Serais-tu libre à déjeuner par hasard ?

- Pour toi, toujours, répondis-je d'un ton enjôleur.

- À treize heures Chez Georges ?

- Avec plaisir. »

Elle s'éloigna, regagnant sa place au milieu de l'open-space. Un moment avec elle, quelle aubaine ! Cette femme était un courant d'air ; pas une brise légère, plutôt une tornade qui bouleverse le paysage sur son passage. Une femme forte, une pointure dans son domaine, qui affrontait la guerre, la famine et les catastrophes naturelles. Grand reporter, option tout-terrain, propulsée par l'actualité aux quatre coins du monde, elle était rarement présente dans nos locaux. Alors que moi, rédacteur inamovible des questions scientifiques depuis plus de vingt ans, je faisais partie des meubles de la salle de rédaction, appréciant le confort moderne et l'impression de me tenir au cœur du monde sans les inconvénients de déplacements effrayants. J'admirais la journaliste qui se mettait en danger afin de couvrir les désastres internationaux et témoignait brillamment de ses missions aux points chauds de la planète. Ses secteurs de prédilection ? L'Afghanistan, la Syrie, l'Irak, la Turquie, la Libye… Elle avait assisté à la chute de Mouammar Kadhafi, tenu tête à Bachar al-Assad et avait été interdite de séjour à plusieurs reprises dans des pays où la liberté de la presse ne fait pas partie du vocabulaire des dirigeants. « Si j'étais un oiseau, avait-elle répondu à un de ses confrères venu l'interroger en mode portrait chinois, je serais un faucon. » Et pan sur le bec de ceux qui l'auraient cataloguée dans la catégorie bécasse. Elle était plutôt du style à effaroucher et à impressionner les scribouillards de laboratoire dans mon genre. Mais je n'étais ni craintif, ni envieux (tous mes proches connaissent mon aversion pour les déracinements, même courts et provisoires, qui m'arracheraient à ma routine parisienne). Elle avait remporté le prix Albert-Londres en 2005.

Elle était également l'auteure de nombreux ouvrages, dont plusieurs sur l'Afghanistan. Et elle avait aidé à construire l'hôpital pour enfants de Kaboul. Bref, une héroïne moderne.

Elle répétait à l'envie qu'elle n'aurait jamais pu accomplir une telle carrière sans son époux qui veillait à la stabilité familiale et au quotidien de leurs deux enfants. Un couple rare. De plus, elle trouvait le temps de se préoccuper de ses amis dont je me glorifiais de faire partie depuis une dizaine d'années. À la mort de Sacha, mon compagnon, elle avait été un soutien sans faille. Donc, elle pouvait tout me demander, je ne pouvais rien lui refuser.

À treize heures quinze, plongé dans les corrections, coupures et rajouts réclamés (abusivement selon moi), par Fangain, notre rédacteur en chef, je me rendis compte que, comme à l'accoutumée, j'avais laissé filer le moment du rendez-vous ! Le temps, une java silencieuse dont j'étais incapable de comprendre la chorégraphie, se dérobait, introuvable par mon cerveau ou par les cellules de mon corps… Je me désespérai de ce manque de ponctualité chronique sans pouvoir y remédier de façon efficace. Je finis en deux secondes ma phrase en cours, enregistrai mon travail, me levai précipitamment, empoignai mon blouson, puis voyant que Mylène avait disparu de sa place, je dévalai l'étage et sortis de l'immeuble du journal en courant. Ces retards répétitifs avaient commencé après le décès de Sacha. Quel rapport avec sa disparition ? Pourquoi et comment m'étais-je transformé en Lapin blanc carollien ? Je n'arrivai pas à comprendre et encore moins à corriger ce défaut. J'arrivai donc hors d'haleine au restaurant.

Chez Georges était la cantine chic de la rédaction. Le chic impliquant une ardoise salée et la sensation de ne pas être à ma place avec mes vieux jeans et mes vestes râpées, je ne m'y restaurais que très rarement. Pourtant, à peine avais-je posé un pied à l'intérieur, un cerbère en gilet noir et chemise blanche m'apostropha : « Vous avez rendez-vous avec Mylène Saint-Sauveur ?

- Absolument. (Une tornade de désespoir s'abattit sur moi : avait-elle expliqué qu'elle ne pouvait plus m'attendre ?)

- Elle ne devrait pas tarder. Je vous conduis. Voulez-vous vous débarrasser ? »

Je déclinai sa proposition, préférant garder pour moi le revers peu reluisant de ma veste à la doublure décousue. « Elle n'est pas arrivée ? (Quel soulagement !)

- Non Monsieur. »

Avec moi dans son sillage, il se fraya un chemin parmi les allées bondées, entre les tables aux nappes blanches, les fauteuils garnis de velours rouge, les banquettes cosy, les lampadaires en cuivre et les palmiers géants qui formaient le décor extravagant et exubérant de ce temple du rococo.

« Comment avez-vous su que je déjeunais avec elle ? dis-je en m'asseyant à la place désignée.

- Madame Saint-Sauveur m'a indiqué qu'elle devait rencontrer Thibaut de Vit, un homme qui arriverait certainement vers treize heures trente, hors d'haleine, en s'excusant de son retard. Je dois

vous dire, Monsieur, que je n'avais nul besoin de cette précision. Même si vous ne venez pas souvent, je sais que vous travaillez dans le même journal. » Il s'éloigna, son crâne chauve illuminé par les reflets dansants de la verrière aux motifs colorés.

Une minute plus tard, je vis paraître Mylène devant moi, pleine d'élégance et de grâce, en blouse victorienne ivoire, toutes dentelles dehors, portée sur une jupe en jean, ses magnifiques jambes terminées par des stilettos haut de gamme campés sur l'épaisse moquette fleurie. On ne pouvait pas dire que son visage était beau, mais son corps était parfait : svelte, musclé, digne des proportions de Léonard de Vinci s'il avait dessiné la femme de Vitruve. Ses traits reflétaient un caractère affirmé : le nez petit et retroussé, les lèvres fines et maîtresses de leur secret, la mâchoire carrée. La dissymétrie de sa figure, le front large et le menton trop allongé ne correspondaient pas aux canons de la beauté actuelle, mais dès qu'elle s'animait, le charme opérait. « Et voilà, rigola-t-elle, nous sommes à l'heure…

- Tu avais prévu mon retard, en déduisis-je.

- Je suis une habituée…

- Tu es très élégante.

- Merci. J'aime bien m'habiller quand je suis à Paris. » Contemplant ma vieille chemise à poches aux manches élimées, elle suggéra, avec une mimique navrée, mi-triste, mi-comique, de prêter plus d'attention à ma mise.

« Je le faisais du temps de Sacha, maintenant, à quoi bon ?

- Cela fait presque dix ans qu'il est mort… fit-elle remarquer avec le plus de délicatesse possible dans la voix.

- Je ne vois pas le temps passer. Les souvenirs sont vivaces parce que je les ressasse. C'est comme ça. Je veux rester maître de mon chagrin », concluai-je, désireux de clore la discussion sur ce chapitre.

Le serveur vint fort opportunément prendre notre commande : deux dorades royales en carpaccio au gingembre et au citron, une Badoit, pas de vin. Nous sommes désormais trop âgés pour nous enfiler une bouteille à midi et repartir travailler sereinement après.

« Je suis intrigué par ta proposition de déjeuner, repris-je. J'ai bien senti que quelque chose te tracassait tout à l'heure. Que puis-je faire pour toi ?

- Je me suis disputée avec mes parents. »

J'ai ouvert de grands yeux étonnés. Pas son genre d'étaler ses problèmes personnels. « Ce n'est pas le plus grave, enchaîna-t-elle, les disputes familiales sont monnaie courante. J'envisageai de me réconcilier avec eux. Le problème, c'est que je ne parviens plus à les joindre.

- Tu veux dire qu'ils ont disparu ?

- J'ai appelé partout où ils pouvaient séjourner, dit-elle avec un geste de découragement de la main, en vain…

- À quel propos, cette dispute ?

- Mes parents avaient décidé de vendre notre maison familiale de Bourgogne et de s'installer dans le Var afin d'y passer leur retraite.

- Tu n'étais pas d'accord ?

- Pas vraiment… Je pensais que cette demeure resterait dans notre famille. J'ai besoin de mes racines provinciales et mes enfants y passaient leurs vacances. La vendre, c'est comme si on effaçait un pan de moi-même. »

Je l'invitai à me montrer des photos, mais elle n'en avait pas sur elle. « C'est une habitation traditionnelle à deux étages. Sa valeur marchande n'a aucune importance. Je me fiche du montant final de sa cession. À mes yeux, elle n'a tout simplement pas de prix parce qu'elle m'a vu grandir. Mes parents s'y sont installés à l'embauche de mon père dans une société auxerroise, grâce à l'aide de mes grands-parents maternels. La région est magnifique. Entre maisons à colombages et pierres taillées, le village de Jougny est un des lieux prisés par les Parisiens le temps d'un week-end dépaysant. Pour moi, c'est autre chose. Une maison d'enfance, c'est le lieu où se créent les premiers souvenirs. C'est un jardin exploré dans ses moindres recoins, un salon qui signifie famille, une entrée où je déposai mes affaires, un escalier que je grimpai pour me réfugier dans ma chambre, lieu de toutes les consolations et que je descendais le cœur battant parce qu'une personne chère m'attendait en bas, ou au contraire, parce que je pensais subir une engueulade monumentale à cause d'une bêtise. C'est une série de motifs forts gravés dans mon cerveau : un papier-peint, un sol carrelé, des poignées de porte, des jetés de lit ; un mélange d'odeurs particulières et inoubliables... »

Pendant sa tirade, elle avait pris un air rêveur et triste. « Tu ne pouvais pas la racheter avec ton mari ?

- Nous avons déjà le crédit de notre appartement parisien sur le dos. Donc, j'avais fini par me résoudre à cette perte. Après six mois de brouille, je désirais renouer le contact avec mes parents. C'était stupide de rester fâché. Après tout, le Sud-est, ce sera aussi bien pour aller les voir… »

Le serveur apporta nos plats. Après quelques bouchées, Mylène reprit : « Pour répondre à ta question sur sa taille, elle possède de nombreuses chambres. La mienne disposait de niches dans le mur en pierre où je déposais mes collections d'objets fétiches et d'une énorme armoire en noyer sculpté… Je ne sais même pas s'ils ont prévu de récupérer leurs meubles pour les emporter dans la nouvelle maison…. C'était aussi la raison de mon appel, il y a une semaine, afin de savoir où en était l'avancée de leur projet et s'ils avaient besoin d'aide pendant leur déménagement. Or, au lieu de mon père ou de ma mère, je suis tombée sur un homme qui se prétendait le nouveau propriétaire,

un certain André Chavagnac. Ils ont déjà vendu la maison ! En un temps record ! J'ai trouvé ça louche. Je me suis renseignée, c'est un homme d'affaires à la tête d'une importante société de traitement des déchets située dans la banlieue d'Auxerre. Le maire de Jougny, qui est un ami, a confirmé la vente en bonne et due forme. D'après eux, mes parents seraient déjà installés dans leur demeure varoise.

- Sans t'avoir prévenue ?!

- Je me suis dit qu'ils avaient été heurtés par mon attitude. Ils attendaient peut-être un premier pas de ma part. Mes parents ne sont pas des personnes très chaleureuses, ni très portés sur la famille. Parfois, j'ai l'impression d'être en trop dans leur couple… mais quand même… je n'avais pas imaginé qu'ils ne me préviendraient pas de leur départ. André Chavagnac m'a donné leurs coordonnées dans le Var. Mais depuis une semaine, alors que j'appelle chaque jour à des heures différentes, le téléphone sonne dans le vide.

- Peut-être sont-ils partis en voyage ?

- Sans me prévenir ?... C'est possible, avoua-t-elle d'une voix où se disputaient l'urgence, l'inquiétude et la résignation.

- N'as-tu pas d'autres membres de ta famille qui pourraient savoir où ils sont ? »

Elle secoua la tête : « Mes quatre grands-parents ont disparu. Mon père était fils unique, ses parents sont décédés quand il était jeune. Il ne reste plus personne de son côté. Les parents de ma mère sont morts à un an d'intervalle d'un cancer du poumon en ce qui le concerne, et sans doute de chagrin pour elle. Ma mère est brouillée avec son frère depuis des années. Il était le mouton noir de la famille, car il avait choisi un discret métier technique, cadreur pour la télévision, alors que mes grands-parents possédaient une petite fortune acquise grâce au succès d'une chaîne de supérettes qu'ils auraient voulu lui transmettre. Mari d'une femme au foyer, il avait un train de vie beaucoup plus modeste que nous. Ma mère lui faisait sentir sa réussite professionnelle. Elle est capable de réflexions très désobligeantes, recouvertes d'un vernis hypocrite de fausse bienveillance teintée de condescendance. Du genre : nous avons acheté une Mercédès, pour la sécurité, c'est mieux... Donc, je ne sais plus à quel propos exactement, il a fini par ne plus vouloir nous fréquenter.

- Et des amis ?

- Ils n'ont pas vraiment d'amis, soupira-t-elle. Ma mère est une bourgeoise qui se prend pour une aristocrate. Elle toise tout le monde et rêve d'ajouter une particule à notre nom de famille. Ce que mon père a toujours refusé. Son métier n'incitait pas non plus à la franche camaraderie.

- Que faisait-elle ?

- Inspectrice des impôts. Je sais, cela parait étrange chez une femme née avec une cuillère en argent dans la bouche, mais c'était peut-être sa façon de se révolter contre sa propre famille. Elle

avait reçu une éducation sévère, sans amour. Ses capacités de mémorisation et son esprit d'analyse pointu lui ont permis de réussir les concours de la fonction publique et de gravir les échelons de la hiérarchie sans peine.

- Et ton père ?

- Mon père frayait avec quelques collègues au boulot, mais dès le début de sa retraite, il a coupé les ponts. Je ne connais aucun d'entre eux. Les seules personnes que l'on recevait chez nous quand j'étais enfant étaient des Versaillais, une famille de la petite noblesse qui possédait un château-résidence secondaire dans les environs et que ma mère se targuait de bien connaître. En réalité, ils venaient en pique-assiette à ses dîners organisés en leur honneur. Ils ont vendu leur propriété, il y a une dizaine d'années, et depuis, elle n'invitait plus personne. » Elle sourit : « Tu vois, je ne suis pas issue de personnes éminemment sympathiques.

- Tu l'es pour eux.

- Merci. Si l'on veut faire de la psychanalyse à deux balles, je dirais que mon enfance solitaire est à l'origine de ma vocation. À quoi bon se soucier de soi si personne ne le fait ? Au sortir de l'adolescence, j'avais en tête les phrases toutes faites des jeunes arrogants du genre : la vie ne vaut que si on sait la risquer, et autres certitudes du même tonneau. Je les ai pris ces risques, je me suis mise en danger, je suis partie à l'autre bout de la planète dans des zones de conflit, j'ai découvert le monde et ses atrocités. Après le face-à-face avec les horreurs de la guerre, j'ai réfléchi que ma vie n'avait pas été si terrible, il y a tellement pire qu'une enfance sans joie ni tendresse… »

J'avais du mal à partager son ressenti, car moi, j'avais bénéficié de tout l'amour possible de la part de mes parents. Si mon père est un taiseux et n'exprime pas ses sentiments, je sais être une personne précieuse à ses yeux. Quant à ma mère…, toute sa personne est occupée de moi, sauf lorsqu'elle vaque à ses activités personnelles qui sont restreintes ; je sais pouvoir les interrompre si j'ai un problème. À mes débuts dans le journalisme scientifique, elle découpait chacun de mes articles avec soin et les collait dans un cahier. Au fil du temps, grâce à ses lectures, elle est devenue une philosophe au sens du 18e siècle : une érudite sachant peu de choses, mais sur presque tout… Je me moque gentiment de cette manie, à laquelle elle n'a jamais renoncé, remplissant d'épais carnets dont les piles grossissent dans un placard à balai. Bientôt, il n'y aura plus de place pour les ranger… Signe éclatant de leur amour, jamais mes parents ne m'ont reproché mon orientation sexuelle. Ils avaient accueilli Sacha avec chaleur, car, avant cette rencontre, je papillonnais tristement d'un corps à l'autre, cherchant en vain une âme sœur, les réduisant au désespoir, car, selon eux, rien ne vaut la stabilité d'une famille, qu'elle soit hétérosexuelle ou homosexuelle. Sa mort les a laissés aussi désemparés que moi.

« Tu vois, continuait Mylène, la semaine dernière, j'étais au nord-ouest de la Syrie, quand Assad a déversé des dizaines de barils d'explosifs par hélicoptère afin d'anéantir le dernier bastion rebelle de la région. Depuis des années, j'ai échappé à des tirs d'obus, des snipers, des risques d'enlèvements. Pourtant, malgré mon expérience des terrains de guerre et des situations de crise, je m'inquiète d'une absence d'une semaine de mes parents. Ce n'est ni logique, ni raisonnable. »

Nos plats finis, nous commandâmes deux cafés. « Il n'y a parfois rien de logique dans le comportement humain, la réconfortai-je. C'est normal de se faire du souci dans ce cas. Le contraire serait triste. Tu dois continuer à les chercher et tu vas les trouver.

- Tu as raison. Je te remercie de m'avoir écoutée ; j'avais besoin d'en parler à quelqu'un. Je ne veux pas inquiéter mon mari et mes enfants à ce propos. Ils le sont déjà suffisamment quand je pars en reportage. Et puis eux aussi ont été blessés par ce projet de vente. »

Les cafés arrivèrent et nous terminâmes le repas à parler de son prochain voyage. Elle devait retourner en Syrie, dans la province d'Idlib où les bombardements du régime, aidé par Poutine, pilonnaient les insurgés. Entre les raids des avions de chasse russes et les frappes de l'armée syrienne, la population était terrorisée. « On risque la crise la plus catastrophique de la guerre, affirma-t-elle, un désastre humanitaire. Quelques trois millions de personnes vivent dans cette région ; depuis hier, des centaines de familles ont pris la route et tentent de fuir les villages dans la ligne de mire du sanguinaire dictateur de Damas. »

Nous nous séparâmes sur le trottoir, car elle devait rentrer chez elle préparer son départ. Son périple durerait trois jours. Elle promit de me tenir au courant de son enquête familiale en rentrant.

De retour à Paris, toujours sans nouvelle de ses parents, - son oncle ne disposait d'aucune information les concernant depuis plus d'une décennie -, Mylène avait rappelé en Bourgogne. André Chavagnac lui avait confié avoir reçu, entre-temps, un appel d'Édouard Saint-Sauveur le prévenant qu'il effectuait un séjour à l'étranger avec sa femme afin de fêter le début de leur retraite : un circuit touristique de trois semaines en Thaïlande. Rassurée, elle avait donc ri avec moi de son inquiétude. Après tout, ses parents avaient l'habitude de n'en faire qu'à leur tête, elle n'avait plus qu'à attendre patiemment la fin de leur séjour.

Le problème vint de ce que quarante-huit heures après la date supposée de leur retour en France, téléphonant dans le Var, elle était tombée sur une inconnue qui prétendait être la récente propriétaire ! Édouard Saint-Sauveur lui aurait cédé la villa ! Comme Mylène n'y croyait pas, - selon elle, il était impossible que ses parents aient renoncé à cette maison, bâtie entièrement selon leur désir -, cette femme lui avait envoyé par mail une copie de l'acte notarié. Contacté, le notaire lui confirma que la signature avait eu lieu quinze jours auparavant, en présence du propriétaire, son père et de l'acquéreur, cette femme qu'elle avait eue au téléphone. L'opération avait été

réalisée de façon parfaitement légale, les documents étaient en ordre. Elle dut se rendre à l'évidence : la maison de Fréjus avait également été vendue ! Et son père n'était donc pas en Thaïlande avec sa mère comme l'avait prétendu André Chavagnac ! Elle avait contacté les deux banques où elle savait qu'ils possédaient des comptes afin d'obtenir des renseignements sur les transactions immobilières et les mouvements financiers qui pourraient lui indiquer leur lieu de séjour, mais le chargé de clientèle lui avait opposé une fin de non-recevoir en invoquant le secret bancaire. Même démarche auprès des opérateurs téléphoniques. Les seules autorités qui pouvaient avoir accès à ces renseignements étaient les enquêteurs de la police ou de la gendarmerie, dans le cadre d'une enquête judiciaire, à l'aide d'une réquisition de justice.